



5 \$

Revue fondée en 1986

Okami

JOURNAL de la SOCIÉTÉ d'HISTOIRE d'Oka

Volume XVII

Numéro 2

Automne 2002

Dans ce numéro : Le bas-relief oublié



En souvenir du premier village de la Mission...

Société d'histoire d'Oka

183, rue des Anges
Oka, Qc J0N 1E0

Conseil d'administration

Présidente

Réjeanne Cyr-Bernard
405, rang Ste-Germaine
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556

Vice-président

Marc Bérubé
325, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6114

Secrétaire

Romain Proulx
45, rue Des Cèdres
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8487

Administrateurs

Pierre Bernard
405, rang Ste-Germaine
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8556

Ubaldo Lacroix
27, rue Saint-André
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8226

Rosemarie Bélisle
345, rang l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-6686

Sylvain Rhéaume
36, rue l'Annonciation
Oka, Qc J0N 1E0
(450) 479-8461

Rédaction

Rosemarie Bélisle
Réjeanne Cyr-Bernard
Louis-Marie Turcotte c.s.o.
Marc Bérubé
Pierre Bernard
Sylvain Rhéaume

Éditique

Télé-Bureau
1615, rang du Domaine
Saint-Joseph-du-Lac, Qc J0N 1M0

Impression numérique

CopiePRO
64, rue Turgeon
Sainte-Thérèse, Qc
(450) 434-2644

Okami

paraît trois fois l'an et est tiré à 175 exemplaires

ISSN 0835-5770

Dépôt légal : Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale du Québec

Le contenu de cette publication peut être reproduit
avec mention de la source. Les textes n'engagent
que la responsabilité de l'auteur.

La Société d'histoire d'Oka est membre de la
Fédération des Sociétés d'histoire du Québec

Sommaire

Avant-propos

Rosemarie Bélisle 3

Dossier bas-relief

Le bas-relief oublié

Rosemarie Bélisle 4

Les originaux...des copies successives

John R. Porter et Jean Trudel 6

La reproduction du bas-relief « La Crucifixion »

Serge Bourdon 8

La peinture du bas-relief « La Crucifixion »

Susan Heller 11

Les artistes : hier et aujourd'hui

François Guernon dit Belleville – John R. Porter et Jean Trudel 12

Serge Bourdon et Susan Heller — Rosemarie Bélisle 13

La maison Chevalier

Denise B. Pepin 15

Kanesatake : une autre histoire

La croix du Père Lafontaine

Karonhianoron 18

Histoire d'une place commémorative

Pierre Bernard et Marc Bérubé 20

Hommage à Roger Van den Hende

Jacques-André Rioux 22

Témoignages

Helga Maeder, Germaine Chené-Raynald, Ubaldo Lacroix 25

Généalogie autochtone

Pierre Bernard 26

In Memoriam : Marguerite Rivest

Christine Rivest 28

Photo de la page couverture

Cette croix, érigée depuis peu au bord du
Lac des Deux-Montagnes, au pied de la rue Dupaigne,
marquera désormais l'emplacement du premier
village de la mission sulpicienne fondée en 1721.

Voir l'article à ce sujet, page 20.

La photo a été prise par Rosemarie Bélisle en septembre 2002

Avant-propos



Pour ce numéro d'Okami, nous nous sommes encore une fois laissés guider par l'actualité. D'une part, deux projets sur lesquels la Société d'histoire d'Oka travaille depuis un bon moment sont sur le point d'arriver à bonne fin.

Nous avons en effet entrepris, il y a quelque temps, de négocier avec la municipalité de Saint-Eustache l'autorisation d'exposer, sur le territoire d'Oka, une copie du bas-relief « La Crucifixion » réalisée dans les années 70 à l'initiative du Centre d'art de la Petite Église. Or ces négociations semblent vouloir porter fruit. Nous avons donc pensé présenter dans nos pages un dossier racontant les circonstances dans lesquelles ce bas-relief a été réalisé afin qu'il puisse être apprécié à sa juste valeur.

Par ailleurs, il y a longtemps que Pierre Bernard – notre archiviste et généalogiste – et Marc Bérubé – notre vice-président et responsable du comité du patrimoine – rêvent de faire ériger une croix ou une plaque pour marquer l'emplacement de la première Mission du Lac. Or ce rêve est sur le point de devenir réalité. Nous présentons donc ici l'historique de ce projet, sur lequel nous reviendrons dans le prochain numéro lorsque l'inauguration aura eu lieu.

Et puis, nous avons perdu récemment M. Roger Van den Hende, décédé à l'âge de 93 ans, un homme qui a parcouru tout le 20^e siècle, qui vivait à Oka depuis les années 30 et dont la vie est intimement liée à celle de notre village. Quelques personnes ont participé à l'hommage que nous lui rendons, car M. Van den Hende était très aimé.

Enfin, Denise Pepin, qui a vécu à Oka au début des années 80, nous raconte son séjour dans la maison Chevalier. Madame Pepin publie actuellement ses mémoires et viendra bientôt nous donner une conférence.

Bonne lecture!

Rosemarie Bélisle

Rédactrice



Dossier bas-relief

Le bas-relief oublié

Rosemarie Bélisle

« Chaque fois qu'un bas-relief s'effrite,
nous perdons un peu de notre mémoire. »

Irène Vacher, Château de Chantilly

(cité par Denise Pepin dans *Un imprévisible agenda*)

En 1979, le Centre d'art de la Petite Église, à Saint-Eustache, commandait la reproduction intégrale du bas-relief « La Crucifixion » dont l'original avait orné pendant 200 ans la chapelle principale du Calvaire d'Oka. Ce bas-relief, relégué depuis aux oubliettes, sera bientôt exposé à Oka et pourra être apprécié à sa juste valeur. Nous présentons dans les pages qui suivent un dossier étoffé rappelant les circonstances dans lesquelles le tableau a été exécuté. Nous verrons les originaux dont les artistes se sont inspirés (mais, comme vous le constaterez, cette histoire est une longue suite de copies successives), et les artistes témoigneront tour à tour de leur travail. De 1740 à aujourd'hui, un fil s'est tissé qui ne s'est jamais rompu.

Vers la fin des années 60, un drame s'est produit à Oka, qui a jeté l'émoi jusque dans les municipalités voisines. On a constaté que les oratoires et les chapelles du Calvaire d'Oka, restés intacts pendant plus de 200 ans, avaient été vandalisés. Les portes et les volets de bois avaient été arrachés et brûlés pour faire des feux de camp, le mobilier de la chapelle principale – balustrade, bancs, autel, ex-votos – avait été saccagé, et deux des bas-reliefs sculptés étaient endommagés et partiellement brûlés.

Cette catastrophe a suscité diverses réactions. À Oka, Madame Laurette Richer et Monsieur Gaston Gaspé se sont tout d'abord empressés d'aller récupérer les bas-reliefs pour les mettre à l'abri, puis Madame Richer a entrepris une campagne de sensibilisation ayant pour but de faire découvrir au plus grand nombre

possible la richesse de ce patrimoine afin qu'il soit préservé. Elle a publié des articles et donné des conférences sur le thème « Un lieu de pèlerinage fameux » et rappelait à qui voulait l'entendre que le Calvaire d'Oka avait été « le plus grand monument de la religion en Canada ». Pendant ce temps, les bas-reliefs dormaient dans le sous-sol de l'église.

À cette époque, la montagne du Calvaire était la propriété privée de l'Immobilière d'Oka, gérée par les notaires Leroux, père et fils. Au début des années 70, ces derniers, sensibles à la valeur des bas-reliefs, ont pris l'initiative de les prêter pour une durée indéterminée à la Galerie nationale d'Ottawa, qui offrait de les restaurer

à ses frais, et d'organiser ensuite une exposition itinérante partout au Canada.

**Laurette Richer rappelait
à qui voulait l'entendre que
le Calvaire d'Oka avait été
« le plus grand monument
de la religion en Canada »**

C'est à la même époque qu'à Saint-Eustache, Marie-Michelle Renaud, professeur d'histoire, décide d'intervenir à son tour. Croyant les bas-reliefs à jamais disparus d'Oka et ayant entendu un de ses élèves dire qu'à sa connaissance, il n'y avait à Oka rien qui soit d'intérêt patrimonial, elle cherchait un moyen de faire voir à tous, et de manière concrète, la beauté et la valeur qu'avaient eues les bas-reliefs du Vieux Calvaire d'Oka. Profitant d'une subvention Nouveaux Horizons, elle participe à la mise sur pied du Centre d'art de la Petite Église, lequel se donne pour mandat de « promouvoir toute activité susceptible de diffuser l'art, la culture et la sauvegarde du patrimoine ». C'est dans ce contexte que naîtra le projet de faire reproduire intégralement l'un des bas-reliefs du Calvaire.

On choisit de faire reproduire le bas-relief de La Crucifixion, car c'est le moins abîmé de tous, et on

permanence dans la petite chapelle latérale de l'église, renommée depuis la chapelle Kateri Tekakwhita. Ces démarches portent fruit en 1980 et les bas-reliefs reviennent chez eux.

Les originaux ayant été récupérés, la copie, bien que magistralement exécutée, perdait forcément de son intérêt. Les années ont passé. Un jour, le tableau a été retiré de la Petite Église et rangé dans un entrepôt, le temps de faire des travaux d'agrandissement et de rénovation. Par la suite, ne sachant trop quoi en faire, on l'a accroché sur un mur dans la cage d'escalier menant aux loges des artistes. Par un beau soir d'été, Jim Corcoran, venu donner un spectacle dans la salle toute rénovée de la Petite Église, est passé devant le tableau, l'a remarqué et a dit qu'il trouvait triste qu'un aussi bel objet soit si peu mis en évidence. Cette observation a suscité un regain d'intérêt.

**Marie-Michelle Renaud cherchait un moyen de faire voir à tous,
et de manière concrète, la beauté et la valeur qu'avaient
les bas-reliefs du Vieux Calvaire d'Oka.**

recrute des artistes de haut niveau : Serge Bourdon, sculpteur et Susan Heller, peintre. Il s'agit non seulement de faire une copie exacte de l'original, mais de reproduire avec le plus de fidélité possible le travail du sculpteur des années 1775, François Guernon dit Belleville. Serge Bourdon ira même jusqu'à écrire un texte pour raconter en détail sa façon de procéder et dire comment il a retrouvé les gestes de François Guernon. (On peut lire ce texte à la page 8). L'œuvre, terminée en 1979, est impressionnante et pendant quelques années, le tableau sera exposé à Saint-Eustache, au Centre d'art de la Petite Église.

Pendant ce temps, à Oka, les choses avaient évolué. En 1979, l'année même où la copie du bas-relief de La Crucifixion était réalisée à Saint-Eustache, un comité formé d'Adrien Gagnon, de Laurette Richer et du curé Roger Lachapelle amorçait de longues démarches afin que les bas-reliefs originaux, prêtés à Ottawa, soient retournés à Oka et exposés en

Marie-Michelle Renaud est venue nous parler de ce bas-relief reproduit et sombré dans l'oubli, et nous a demandé si la Société d'histoire d'Oka ne voudrait pas faire quelque chose. Toujours soucieuse de mettre en valeur le patrimoine d'Oka, la Société a entrepris des démarches. Aujourd'hui, le Calvaire relève du Parc national d'Oka qui travaille justement à faire réaliser un vaste projet de reconstitution du Calvaire d'Oka et de création d'un centre d'interprétation historique et culturelle. Ne serait-il pas logique que la superbe copie du bas-relief de La Crucifixion réalisée en 1979 soit exposée au Parc?

Au moment d'écrire ces lignes, des pourparlers sont en cours entre la municipalité de Saint-Eustache, la Société d'histoire d'Oka et le Parc national d'Oka afin d'en venir à une entente à cet égard. Si tout va bien, nous pourrions vous dire, dans le prochain numéro d'Okami, à quel endroit le bas-relief a été accroché et pourra désormais être admiré.



Dossier bas-relief

Les originaux... des copies successives

Avant les bas-reliefs, il y avait un tableau...copié

En 1740, lorsque Hamon Le Guen, missionnaire sulpicien d'origine bretonne, entreprend la construction du Calvaire pour le bénéfice des Indiens de la Mission du Lac, il commande pour chacun des oratoires et des chapelles un tableau réalisé en France. Pour ne pas payer trop cher, au lieu de faire exécuter des œuvres originales, il demande que les tableaux soient des copies de grands maîtres. À l'origine donc, il y avait le tableau ci-contre :

Le tableau La Crucifixion, illustrant la sixième station, ornait la chapelle centrale, au sommet du Mont Calvaire d'Oka. Son modèle ne nous est pas connu [mais pourrait être une œuvre du peintre Jean Restout (1692-1768)]. Les yeux encore ouverts, le Christ en croix expire, entre saint Jean et la Vierge. Le serpent de la tentation apparaît, vaincu, au pied de la croix, parmi des ossements, qui seraient ceux d'Adam et Ève.

John R. Porter et Jean Trudel, *Le Calvaire d'Oka*, p.88

Le premier bas-relief...copié d'après le tableau

Une trentaine d'années plus tard, les tableaux ayant du mal à résister aux rigueurs du climat canadien, les missionnaires décident de les retirer des chapelles et oratoires et de les remplacer par des bas-reliefs sculptés dans du bois et peints de couleurs vives pour un maximum de réalisme. C'est M. de Terlay, sulpicien, qui passe la commande au sculpteur François Guernon dit Belleville, lequel réside alors au village de la Mission et réalisera le travail entre 1774 et 1776.



tiré de Le Calvaire d'Oka, p.90

Ce magnifique tableau, peint vers 1740, peut être admiré dans l'église d'Oka

Les tableaux-reliefs exigeaient de François Guernon des connaissances en menuiserie, en sculpture et en peinture. Chacun des reliefs est constitué de larges planches de noyer blanc d'Amérique assemblées entre elles à rainures et languettes. Ces planches sont glissées et maintenues en place dans des rainures pratiquées dans les cadres des reliefs. Les cadres, assemblés à tenon et mortaise, à chaque coin, sont renforcés à l'arrière par des traverses clouées obliquement et fermant chaque coin. D'autres traverses joignent horizontalement les deux montants. Les joints des planches, formant le fond de chaque relief, deviennent ainsi presque invisibles. [...]

La technique de sculpture employée par François Guernon est assez complexe. Une fois le panneau de bois complété, il délimitait probablement dans le bois le contour de chacun des personnages ou des objets de la composition destinés à être reproduits en relief. Les différentes parties en relief étaient ensuite sculptées dans d'autres morceaux de bois de différentes grandeurs pour être mises en place à l'intérieur du cadre à l'aide de chevilles de bois et de clous de fer forgé. Des traits de gouge dans les planches du fond venaient compléter diverses parties du décor. Des effets de perspective étaient créés à même l'épaisseur variable de certaines de ces planches. Il fallait ensuite faire disparaître tous les joints et peindre chacune des parties du relief... L'application des couleurs était aussi importante que la qualité de la sculpture elle-même si on voulait créer un effet visuel sur le spectateur.

John R. Porter et Jean Trudel, *Le Calvaire d'Oka*, pp. 99-101

Deux cents ans plus tard, Serge Bourdon entreprend de reproduire ce bas-relief le plus fidèlement possible...



Collection Société d'histoire d'Oka

Ce bas-relief fait par François Guernon dit Belleville vers 1775 peut être admiré dans la chapelle latérale Kateri Tekawhita, à l'église d'Oka



Dossier bas-relief

La reproduction du bas-relief « La Crucifixion »

Serge Bourdon, sculpteur (1979)

Le travail relatif à la reproduction du bas-relief « La Crucifixion » commence pour moi le 5 mars 1978 alors que je profite d'une visite populaire à la Galerie nationale à Ottawa pour prendre contact avec le responsable des services éducatifs de la Galerie, Monsieur Jean-Yves Paquet. Il faut dire que c'est à la Galerie nationale que les sept bas-reliefs du Calvaire d'Oka sont conservés et qu'ils y sont en dépôt. D'ailleurs, l'ouvrage qui m'a servi de référence est une monographie [intitulée *Le Calvaire d'Oka*] préparée en 1974 pour la Galerie nationale par Messieurs Jean Trudel et John R. Porter qui étaient à l'époque respectivement conservateur et conservateur adjoint de l'art canadien ancien.

Donc, le 5 mars 1978, Monsieur Jean-Yves Paquet, responsable des services éducatifs de la Galerie nationale, m'invite à lui faire part du projet du Centre d'art de la Petite Église en m'assurant qu'il me dirigera vers les services appropriés de la Galerie. Ce que je fais le 21 avril 1978 en faisant parvenir à son attention une lettre expliquant le projet; j'en profite pour me renseigner sur les services offerts par la Galerie et pour soumettre les techniques de reproduction qui s'offrent à moi.

Le 25 avril 1978, il me fait savoir qu'il a transmis le tout à Monsieur Ian Hodkinson, chef du laboratoire de conservation et restauration de la Galerie nationale. Finalement, j'obtiens un rendez-vous pour le 5 juillet 1978. La rencontre a lieu à la Galerie nationale, à Ottawa. Monsieur Robert Derome, conservateur intérimaire de l'art canadien ancien et Monsieur Ian Hodkinson, chef de conservation et de restauration, m'y reçoivent et manifestent de l'intérêt pour le projet. Ils proposent les services de

la Galerie au niveau d'une expertise sur la pigmentation ainsi que sur l'essence du bois; de plus, ils proposent que des rayons-x du bas-relief soient pris au laboratoire de la Galerie. J'obtiens également l'autorisation de photographier le bas-relief et de faire tous les relevés nécessaires à la reproduction. Il aurait été intéressant de pouvoir prendre une empreinte, mais la chose ne s'est pas avérée possible. Nous nous quittons après avoir fixé notre prochaine rencontre au laboratoire de la Galerie, les 8 et 9 août 1978.

Lors de cette rencontre, je suis accompagné de Pierre F. Duquet, qui s'est occupé de la conception et de la fabrication de la grille de repérage de même que du scénario photographique. Le 8 août, toute la journée est occupée à prendre des relevés en différents points du relief, et des photos.

La grille de repérage nous permet de prendre une photo à tous les 6 pouces carrés; par la suite, nous n'aurions qu'à agrandir la photo à 6" x 6" pour l'exécution de la sculpture.

Le 9 août, nous terminons de prendre les photos; nous devons par la suite travailler avec le responsable des radiographies du laboratoire de conservation, mais il ne se présente pas et nous repartons sans avoir l'expertise et les radios. J'ai quand même assez de matériel pour faire un scénario de la construction du bas-relief, qui est le suivant : le panneau est composé de 5 planches collées entre elles de 2 pouces d'épaisseur environ dans lesquelles on a exécuté une taille directe et qu'on a encadrées. Le tout est en noyer cendré et on peut remarquer plusieurs rosignols. Par exemple, on a donné plus de relief aux mains de la Madone et à celles de Saint Jean en ajoutant environ ½ pouce de plus.



Ici j'aimerais mentionner qu'un examen sommaire des sept bas-reliefs me permet d'apporter certaines précisions : les techniques de construction et de sculpture diffèrent d'un relief à l'autre, par exemple « la Crucifixion » et « l'Ecce Homo » forment une paire. Une autre paire est formée par « la Flagellation » et « le Crucifiement ». Quant à « la Rencontre de Sainte Véronique » et « la Déposition de croix », ils sont semblables, mais diffèrent au niveau des moulures et de l'assemblage. À part « la Crucifixion » et « l'Ecce Homo », les autres bas-reliefs ont été sculptés selon une technique procédant par appliqués.

Donc, ou bien les bas-reliefs n'ont pas tous été réalisés par le même sculpteur, ou le sculpteur a changé plusieurs fois d'idée en cours de route, car les techniques de sculpture passent de la taille

originaux! Une chose intéressante à mentionner au sujet du noyer cendré est que ce bois a les mêmes propriétés que le cèdre, c'est à dire qu'il résiste à la putréfaction. Par contre le noyer cendré se travaille aussi bien que le pin, alors que le cèdre se sculpte très mal. François Guernon a sûrement utilisé ce bois sachant que les bas-reliefs seraient exposés dans des chapelles non chauffées et donc très humides. Le beau grain du bois ne l'a pas influencé puisque ces bas-reliefs seraient polychromés.

Le 7 octobre 1978, je suis en possession de tous les éléments. Je peux définir exactement les coupes de mon bois pour le collage du panneau. Le traçage du dessin sur papier, grandeur réelle, me permet de déterminer la disposition des planches de mon panneau. Ensuite, je rabote les planches sur leur

**Il y a quarante ans, au Moulin Légaré, on avait coupé du noyer cendré
et depuis ce temps, les planches reposaient sous un abri couvert.
Les pièces de bois étaient de la dimension voulue, provenaient du même arbre,
avaient pris leur temps pour sécher et venaient de la même région
que le bois des bas-reliefs originaux!**

directe, procédé beaucoup plus long, à l'appliqué qui est une technique plus rapide d'exécution. De plus les techniques d'assemblage des panneaux diffèrent, de même que les moulures. Il serait très intéressant de pousser plus à fond la recherche à ce niveau.

La Galerie nationale me confirme que le bois est bien du noyer cendré. Cela présente certains problèmes car c'est un bois de plus en plus rare, surtout dans les dimensions qui me sont nécessaires. C'est alors que Marie-Michelle Renaud, coordonnatrice du projet, m'apprend que les frères Philippe et Donat Légaré, du Moulin Légaré [à Saint-Eustache], possèdent le bois nécessaire à la réalisation du bas-relief. En effet, il y a quarante ans, on avait coupé du noyer cendré et depuis ce temps, les planches reposaient sous un abri couvert. Les pièces de bois étaient de la dimension voulue, provenaient du même arbre, avaient pris leur temps pour sécher et venaient de la même région que le bois des bas-reliefs

partie arrière, puis je les colle ensemble. De nouveau, je rabote l'arrière du panneau pour enlever les joints de colle. Ensuite, une couche de latex blanc est appliquée sur la face du panneau pour faciliter le traçage du dessin par projection d'une diapositive. La projection de la diapositive permet de bien situer les personnages et d'éviter tout déplacement lors de l'ébauche des personnages. Cela a été possible parce que j'ai délimité mes personnages en creusant à la toupie jusqu'au maximum de la profondeur, soit environ 1/2 pouce.

Ensuite le travail de sculpture commence sur les personnages. Maintenant que j'ai terminé le bas-relief, je peux dire que les plus grandes difficultés ont été rencontrées au niveau des drapés alors qu'au début, j'aurais cru le contraire. Les mouvements des plis ne sont pas nécessairement naturels. Il m'a fallu transcrire des creux et des bosses et non pas des mouvements, de là la difficulté.

Le personnage qui a causé le moins de problèmes, c'est celui du Christ. Les drapés sont presque inexistantes et le mouvement du corps est plus facile à suivre. Un détail amusant au sujet de ce personnage, c'est l'oubli que Guernon a fait d'un bout de croix situé entre les genoux et les pieds, alors que sur la peinture qui lui avait servi de modèle, on le voit très bien. J'espère, pour ma part, n'avoir rien oublié.



Rosemarie Bélisle 08/02

« ...détail amusant...l'oubli que Guernon a fait d'un bout de croix situé entre les genoux et les pieds, alors que sur la peinture...on le voit très bien. »

Dans le personnage de Saint Jean, comme le pouce était absent, je me suis permis de garder le bois à cet endroit à l'épaisseur maximum de mon panneau.

Au moment de l'ébauche de la main droite de Saint Jean, j'ai « frappé » ce qu'on pourrait appeler un « nœud » au niveau du poignet. J'ai dû appliquer un rossignol qui couvre une partie de la manche et de la main, jusqu'à l'épaule. Ensuite, j'ai fait comme Guernon, et j'ai rajouté une épaisseur sur la main droite de Saint Jean. Une épaisseur a également été rajoutée sur les mains de la Madone, tout comme Guernon l'avait fait. Sur mon panneau, vous remarquerez une pièce rectangulaire; il y avait un nœud à cet endroit et je l'ai recouvert. Sur le bas-relief de Guernon, il y en a plusieurs.



Rosemarie Bélisle 08/02

« Dans le personnage de Saint Jean... j'ai « frappé » ce qu'on pourrait appeler un « nœud » au niveau du poignet. »

L'encadrement a été réalisé par Pierre F. Duquet. Pour ce faire, il a dû façonner deux rabots pour leur donner la forme de la moulure. Une fois la moulure exécutée, il a procédé à l'entaille des tenons et mortaises pour chaque coin. Par la suite, il a pratiqué la rainure qui reçoit le panneau lors de l'assemblage. La seule étape de l'exécution de l'encadrement représente 45 heures de travail.

Finalement, une fois le bas-relief exécuté, le bois a été laissé à nu puisqu'il devait être polychromé par Madame Susan Heller.

En conclusion, il est certain que la reproduction aurait pu être encore plus fidèle en utilisant des procédés plus mécaniques tels le moulage, le pantographe, etc. Par contre, je crois que nous y avons gagné en procédant de façon manuelle. Nous avons pu revivre aujourd'hui sensiblement la même démarche que François Guernon dit Belleville qui, vers 1775, s'inspirait d'une toile pour exécuter son bas-relief. Bien sûr, je suis parti de photos. Mais à mon avis, partir d'une toile ou d'une photo représente le même type de défi : transposer sur le bois un relief qu'on doit *interpréter* à partir d'un médium qui n'en est pas un de relief, mais de couleurs.

La peinture du bas-relief « La crucifixion »

Susan Heller (1979)

Ce projet que j'ai réalisé l'hiver dernier m'a grandement intéressée. Cet intérêt se situe à un double niveau. D'une part, il est très important que nos jeunes connaissent mieux leur héritage et leur histoire. Dès qu'ils comprendront mieux les choses du passé, ils sauront les apprécier et éviteront de les détruire. Il me semble évident que c'est par ignorance que l'on a abîmé les bas-reliefs.

D'autre part, cette région du Québec... est près de mon cœur! C'est un plaisir pour moi que de contribuer à la restauration d'une œuvre dans cette région historique.

Avant d'entreprendre mon travail de peinture, je me suis rendue à la Galerie nationale, à Ottawa, où j'ai longuement parlé avec M. Hodgkinson, qui est le chef du laboratoire de recherche. Deux choix s'offraient à nous, ou bien une recherche approfondie définissant tous les composants des couleurs et des mélanges naturels ou chimiques afin d'arriver à reproduire ce qu'aurait été le bas-relief à son état initial, ou le reproduire le plus fidèlement possible, tel qu'il nous est parvenu aujourd'hui, dans ce style vigoureux et non raffiné.

Nous avons choisi la deuxième possibilité, en fait il n'y avait presque pas de choix car il s'avérait très difficile de faire les prélèvements pour fins d'analyse des échantillons de peinture sans détériorer ou altérer le bas-relief lui-même. Selon les recherchistes, les

bas-reliefs ont été repeints en 1875, donc un siècle après la peinture initiale. Cette retouche s'adressait aux Amérindiens. Compte tenu de la société française du 18^e siècle, de ses goûts, ses styles, il est très probable que le travail de peinture effectué en 1875 soit très différent de la première couche de 1775!

Les bas-reliefs originaux étant à la Galerie nationale à Ottawa, j'y suis retournée et j'ai eu la permission de peindre des croquis et de prendre des photos.

Avant de peindre le bois, il est nécessaire de le « saisir » et j'ai utilisé l'ancienne méthode, soit la « colle de peau de lapin ». J'en ai appliqué trois couches sur le bas-relief, avec une journée d'intervalle entre chacune. Lorsque le produit fut bien séché, j'ai sablé le tout avec un papier fin, de type *garnet*.

Les deux premières couches de peinture furent en blanc de plomb. C'est uniquement lorsque ces deux couches furent bien séchées que j'ai pu commencer avec les huiles. J'ai utilisé des couleurs de terre : ocre, ambre, chrome, etc.; les bleus : de Prusse et d'outremer; les rouges : alzarine et vermillon.

Durant mon travail, je me guidais sur les diapositives prises à la Galerie nationale afin de respecter le plus possible la reproduction exacte de la peinture. Telle a été ma contribution à la réalisation de ce projet.

Dossier bas-relief

Les artistes : hier et aujourd'hui Aperçu biographique

François Guernon dit Belleville

Né à Paris, vers 1740 dans la paroisse Saint-Émery, François Guernon dit Belleville était le fils de François Guernon, maître aubergiste, et de Marie Coulon. Grenadier dans le régiment de Berry, il s'embarqua pour la Nouvelle-France au printemps de 1757. Ce régiment venait se joindre aux troupes du marquis de Montcalm assurant la défense de la colonie contre les armées anglaises de la Nouvelle-Angleterre. Après une campagne mouvementée, le marquis de Vaudreuil, gouverneur de la Nouvelle-France, signait le 8 septembre 1760, la capitulation de la colonie française. Démobilisé, François Guernon dit Belleville décida de rester au pays. Le 10 août 1761, il épousait Marie Dalpech dit Bélair à Saint-Sulpice : il avait alors 21 ans. Il semble qu'il ait vécu dans cette paroisse pendant près de dix ans.

Aucun document ne vient nous prouver que François Guernon dit Belleville avait reçu une formation de sculpteur avant son départ de Paris. En 1762, son nom est mentionné dans un livre de comptes de la paroisse L'Assomption (voisine de Saint-Sulpice); il est alors payé pour un ouvrage effectué au chœur de l'église. C'est l'unique mention de son nom dans ce livre jusqu'en 1777 et nous ne pouvons pas être certain qu'il était sculpteur en 1762. Par contre, le sculpteur Philippe Liébert travailla au décor intérieur de l'église L'Assomption de 1760 à 1774. Il est possible que François Guernon ait rencontré Liébert au début des travaux de L'Assomption et qu'il ait décidé d'apprendre avec lui le métier de sculpteur. En 1770, Guernon et sa femme [...] vont vivre à Montréal.

**Chose certaine, François Guernon
était en relation avec les meilleurs
sculpteurs de la région de Montréal
avant d'entreprendre
de sculpter les reliefs
du Lac des Deux-Montagnes.**

C'est en 1772, dans un livre de compte de la fabrique de la paroisse de Pointe-aux-Trembles, qu'on retrouve la première mention de François Guernon comme sculpteur. [...] En 1773, des paiements sont faits à Liébert, Cirier et Guernon. Ces trois sculpteurs ont peut-être travaillé en étroite collaboration à cette époque. Chose certaine, François Guernon était en relation avec les meilleurs sculpteurs de la région de Montréal avant qu'il entreprenne de sculpter les reliefs du Lac des Deux-Montagnes. [...]

Nous ne possédons aucune preuve formelle que François Guernon ait sculpté les reliefs du Calvaire du lac; ceux-ci ne sont ni signés, ni datés. Nous ne connaissons de plus aucune œuvre de ce sculpteur qui soit antérieure aux reliefs et qui nous permette d'établir des comparaisons stylistiques. Cependant, le sculpteur des reliefs du Calvaire se devait d'habiter au village du Lac des Deux-Montagnes. Il ne pouvait pas exécuter ses œuvres en étant éloigné des tableaux français qu'on lui avait demandé de copier le plus fidèlement possible. Et nous avons la preuve que François Guernon dit Belleville habitait au village avec sa famille dans les années 1775 et 1776.

[...] Après avoir sculpté les reliefs du Calvaire du Lac des Deux-Montagnes, François Guernon dit Belleville effectua divers autres travaux de sculpture entre 1777 et 1792, pour le compte de l'église L'Assomption où il avait déjà travaillé en 1762... À part la sculpture de tabernacles pour l'église de Varennes vers 1784 et quelques autres travaux en 1790 à l'église de la paroisse Saint-Sulpice, où il avait déjà habité, c'est

tout ce que nous savons sur ce sculpteur. Le 28 janvier 1793, il se remarie à une veuve, Marie Martin, dans la paroisse Saint-Jacques de l'Achigan. Parmi les témoins, il y avait ses deux fils, Jean-Baptiste et François.

François Guernon dit Belleville mourut à Saint-Jacques de l'Achigan le 17 août 1817 et fut inhumé deux jours plus tard, dans le cimetière paroissial.

(John R. Porter et Jean Trudel, *Le Calvaire d'Oka*, pp. 93 à 101)

Serge Bourdon, sculpteur-artisan

Serge Bourdon est né en 1945 sur la rive sud de Montréal. Il a reçu sa formation de sculpteur à l'atelier de Jean-Julien Bourgault, à Saint-Jean-Port-Joli et a enseigné les arts plastiques avant d'ouvrir son propre atelier de sculpture à Longueuil. Au début des années 70, il a fondé et dirigé les Ateliers du Vieux Longueuil dont le but était de rassembler des artistes et artisans en un lieu propice à la création et à l'animation culturelle, mais aussi de sauvegarder un immeuble à caractère historique en le restaurant et en le rendant autonome et rentable.

Serge Bourdon a réalisé des travaux de sculpture de toutes sortes, notamment des caricatures de personnalités bien connues comme René Lévesque, Pierre Elliot Trudeau, Jean Drapeau, Gilles Vigneault et le Général de Gaulle, mais aussi de nombreuses œuvres à caractère religieux, le plus souvent des statues pour le compte d'églises, de paroisses ou de cimetières au Québec, en Ontario, au Nouveau-Brunswick, en Saskatchewan et aux États-Unis.

Soucieux d'histoire et de préservation du patrimoine, il a été membre fondateur de la Société d'histoire de Longueuil (Société à laquelle il adhère toujours) et membre fondateur de la Société d'histoire de Laprairie. Il a consacré une grande partie de son temps à des activités bénévoles de conservation de l'environnement et de sensibilisation à la nécessité de préserver le patrimoine naturel. Il s'intéresse depuis toujours aux oiseaux, aux plantes, aux champignons, et a acquis au fil des ans une connaissance approfondie du milieu naturel. Aujourd'hui, il ne fait presque plus de sculpture et consacre son temps à la protection de l'environnement. Il est coordonnateur de la réserve nationale de faune du lac Saint-François et président, à titre bénévole, de la SCABRIC – Société de conservation et d'aménagement du bassin de la rivière Châteauguay – qui

vient de publier une carte de la Châteauguay, et en a fait baliser les rives de 15 panneaux d'interprétation de l'environnement naturel, auxquels viendront s'ajouter plus tard des panneaux d'interprétation du patrimoine culturel.

On le surnomme « Monsieur Écotourisme de la Vallée de la Châteauguay »

Surnommé « Monsieur Écotourisme de la Vallée de la Châteauguay », Serge Bourdon est un défenseur infatigable du milieu naturel et un homme très apprécié de ses collaborateurs bénévoles, qui se répandent en propos élogieux dès qu'on mentionne son nom.



Rosemarie Bélisle 08/02

« Les yeux encore ouverts, le Christ en croix expire... »

Pour le moment le bas-relief de Serge Bourdon est toujours accroché dans sa cage d'escalier étroite d'Où il était impossible de le photographier dans sa totalité. Au prochain numéro, nous pourrions sans doute en publier une photo complète car il devrait alors être rendu au Parc d'Oka.

La Rédaction

Susan Heller

Née en Angleterre, Susan Heller vient s'établir au Canada vers l'âge de 30 ans. Elle a vécu longtemps à Rosemère, où elle a élevé sa famille. Dans son travail de dessinatrice et de peintre, elle s'est spécialisée dans la reproduction de vieux bâtiments, de maisons de ferme et d'outillage rural ancien. Elle dit s'être particulièrement entichée du vieux moulin

Elle a aussi beaucoup travaillé à Oka et se souvient avec émotion des heures consacrées à dessiner la Maison du meunier à l'abbaye cistercienne. « À la fin du jour, je voyais les moines rentrer au monastère à la queue-leu-leu, après leur journée de travail aux champs. Tous ces hommes, si jeunes, qui avançaient en silence, avec en arrière-fond, le bruit constant du ruisseau au bas de la coulée. »

Tous les ans, le troisième week-end de septembre, elle organise sur sa ferme un mini-salon des métiers d'art.

Légaré, à Saint-Eustache, dont elle a fait un très grand nombre de tableaux. Cet intérêt pour les bâtiments anciens lui a permis d'intervenir, parfois à son insu, dans le sauvetage et la restauration d'édifices à valeur patrimoniale. C'est, paraît-il, en voyant le tableau qu'elle avait peint de la Petite Église du Vieux Saint-Eustache que son propriétaire a pris conscience de la valeur historique du bâtiment et au lieu de le faire démolir, comme il songeait à le faire, a plutôt entrepris de le faire complètement restaurer.

Aujourd'hui, Susan Heller réalise un rêve d'enfance en exploitant à elle seule une petite ferme artisanale qui lui procure l'autosuffisance. Avec un cheval de trait, une vache, quelques poules, quelques moutons et un jardin, elle produit son lait, son beurre, ses œufs, ses légumes, sa laine. Tous les ans, depuis dix ans, elle organise sur sa ferme un mini-salon des métiers d'art, le troisième week-end de septembre. Sur le chemin Roxham, à Saint-Bernard de Lacolle, tout près de Hemmingford.



Rosemarie Bélisle 08/02

« Le serpent de la tentation apparaît, vaincu, au pied de la croix, parmi des ossements, qui seraient ceux d'Adam et Ève. »

La Maison Chevalier

Denise B. Pepin

Denise Pepin et son mari Arthur, peintre et graveur, ont occupé la Maison Chevalier au début des années 1980, avant qu'elle ne devienne la Maisonnée d'Oka, centre de désintoxication pour femmes, puis le Centre d'accueil Riverside pour personnes âgées de Kanasatake, sa vocation actuelle. Arthur Pepin est décédé l'an dernier et Denise, qui vit aujourd'hui à Montréal, s'emploie à rédiger ses mémoires, car elle a eu une vie mouvementée, riche d'expériences de toutes sortes, dont elle veut témoigner. Elle nous raconte ici ses quelques années de vie à Oka.

Depuis notre mariage en 1967, suivi d'un séjour de deux ans en Europe, mon mari Arthur Pepin et moi-même rêvions d'une galerie d'art complétée d'une maison de culture et de gastronomie. En 1972, l'acquisition et l'aménagement de la petite église United de Saint-André d'Argenteuil nous permet d'ouvrir la Galerie du Long-Sault où nous accueillons des expositions d'art pictural et organisons des rencontres pédagogiques et des repas gastronomiques. En 1980, nos activités de plus en plus diversifiées font éclater ses murs. Il nous faut songer à une maison plus spacieuse, plus proche de la Métropole, mais à proximité de l'aéroport de Mirabel, lien indispensable avec le Vieux Continent. C'est à Oka que nous allons la découvrir en janvier 1981.

L'architecture de notre nouvelle demeure, style fin 17^e début 18^e siècle, est inspirée de celle du Manoir d'Argenteuil, érigé en 1717 par Louise Denys de la Ronde, veuve de Pierre d'Aillebout, seigneur d'Argenteuil, superbe résidence située au centre du village, tout près du traversier.

Construite par M. Philippe Chevalier en 1957, cette maison spacieuse et confortable, à laquelle nous conserverons son nom, est perchée sur les falaises d'Oka, face à la rivière des Outaouais, au cœur d'un grand verger. On y accède par une longue avenue bordée

d'une centaine de pommiers et le coup d'œil est à vous couper le souffle, quand au détour de la propriété, on découvre la splendeur du paysage riverain, bordé de chênes centenaires. Quel milieu de rêve pour nos projets à venir!

Fidèles à notre jeune tradition, nous continuons nos expositions picturales et offrons des repas gastronomiques. La Saint-Sylvestre, les Rois, la Chandeleur, la Saint-Valentin, le Bal des Têtes du Mardi Gras, la Mi-Carême, le Brunch de Pâques... accueillent tour à tour nos amis du Long-Sault. C'est la fête!



La maison Chevalier au début des années 80

Dès notre installation en janvier, un projet de séminaires de « Nouvelle cuisine » voit le jour avec Antoine Schaefer. Ce jeune chef du Centre de Formation technologique des Métiers de l'Alimentation de Paris nous est fortement recommandé par Gérard Spitzer, représentant au Canada et aux États-Unis d'Inf-hôtel GAULT MILLAU de France. Ce projet répond tout à fait à

nos objectifs. De la mi-juillet au 2 août, cinq sessions, à raison de deux jours complets chacune, accueillent une douzaine de participants à la fois. Ce programme est lancé le 14 juillet par un coquetel qui réunit une soixantaine d'invités, venus surtout des milieux de la presse gastronomique. Le buffet, préparé par le jeune professeur qui n'a pas trente ans, est servi aux invités émerveillés.



Début novembre, Antoine revient offrir une session « gibier à poil et à plumes » à l'intention des chefs de cuisine de restaurants réputés, qui transmettront à leur tour leur savoir, car la demande se fait grande. D'autres sessions ont aussi beaucoup de succès. Mme Pierrina Buonocore reviendra à cinq reprises offrir son séminaire sur la fabrication des « pâtes fraîches ».

autant de magrets de canard et les convives seront ravis tant par ses talents de Chef que par la qualité de notre Table.

Pour le canard, notre spécialité, nous nous approvisionnons chez un grossiste de Montréal, situé près du Jardin botanique, et nous prenons nos pâtes génoises à la Pâtisserie de Gascogne, à Cartierville.

Venir dîner chez nous est une fête, et la fête est aussi pour nous! On vient en groupe de huit à dix pour souligner un anniversaire... On vient aussi en amoureux partager son amour... et la bonne cuisine.

Il y aura aussi les « poissons » avec Henri Varraud, le « confit de canard et d'oie » avec Jean-Pierre Meyre, le « dîner des Fêtes » avec Rollande Desbois. Mais le séminaire le plus apprécié reste sans contredit celui de la « pâtisserie » donné par Francis Cabanes, de la Pâtisserie de Gascogne, qui réunit une vingtaine de passionnés, levés dès l'aube pour fabriquer les croissants et les pains au chocolat du petit déjeuner.

Autres activités

Peu à peu, l'idée d'un restaurant fait son chemin et en juin 1983, nous sollicitons un permis d'établissement pour recevoir notre clientèle. Ouverte toute l'année, la Maison, en variant ses activités au gré des saisons, va recevoir à la Table d'hôte des Pepin.

Des groupes de l'âge d'or, à raison de 45 personnes chaque fois, profitent de leur visite chez nous pour découvrir la région. Nous les amenons à l'église paroissiale pour leur en faire découvrir les trésors et notamment leur faire admirer les bas-reliefs du Calvaire d'Oka conservés dans la petite chapelle latérale. Nous faisons aussi un arrêt chez les Trappistes à l'heure de Sexte pour leur permettre d'entendre les moines chanter. Après le repas, servi dans les salons de la maison Chevalier, la boulangère Francine Marchand, bien connue des visiteurs en raison de son émission culinaire à la télé, les reçoit pour une démonstration de fabrication du pain. Sur la route du retour, les voyageurs font un arrêt au Magasin de l'Abbaye pour y faire les achats d'usage.

Des groupes de professionnels s'intéressent aussi à l'originalité de notre formule. Ainsi nous recevons une quarantaine d'invités du contentieux d'Hydro-Québec, notaires et avocats accompagnés de leur épouse, venus fêter leur Président. Arthur fera griller

Notre table d'hôte nous accapare de plus en plus. La clientèle qui la fréquente est séduite par les œuvres d'art qui habillent les murs de la maison Chevalier, mais sa cuisine l'attire davantage...! Nous vendons quelques tableaux, à l'occasion, mais l'objectif des invités demeure la gastronomie.

Venir dîner chez nous est une fête, et la fête est aussi pour nous! On vient en groupe de huit à dix pour souligner un anniversaire. On fête grand-maman, des fiançailles, la naissance d'un bébé, la graduation d'un jeune, la promotion d'un collègue. On vient aussi en amoureux partager son amour... et la bonne cuisine. Certains week-ends, nous devons refuser des invités. Mais nous accueillerons toujours un couple qui à lui seul, sait remplir notre salle à manger de sa présence.

Un changement à l'horizon

En juillet 1985, voilà que Paulette Guinois, directrice de la Maisonnée d'Oka, convoite notre propriété pour y installer un centre de désintoxication réservé aux femmes. La propriété qu'elle occupe déjà reçoit des hommes et ne peut accueillir aussi une clientèle de femmes.

Le Conseil d'administration de la Maisonnée songe à venir dîner à la Table d'hôte des Pepin avec son vice-président, Pierre Péladeau de Québecor. Les frères Chevalier, qui nous ont vendu la maison, sont demeurés nos créanciers. Ils nous interdisent toute possibilité d'expansion et les taux d'intérêt sont très élevés. Vendre pourrait devenir une bonne affaire... mais pour aller où?? Notre table d'hôte a pris son essor, notre clientèle s'élargit de jour en jour et nous ne sommes pas prêts à tout quitter. Paulette Guinois nous parle du domaine Meldrum, en vente depuis



quelque temps. L'architecture de la maison et son aménagement, bien que magnifiques, ne répondent pas à ses besoins. Mais peut-être répondraient-ils aux nôtres?

L'hiver se passe à faire des démarches, tant et si bien qu'en avril 1986, la Maisonnée d'Oka prend possession de la Maison Chevalier tandis que nous déménageons dans la Maison Meldrum, à quelques pas de là. Paulette Guinois pourra accueillir ses femmes en réhabilitation, et nous reprendrons nos activités dans une superbe demeure de l'époque de la grande villégiature, une maison dans laquelle était reçu nul autre que l'ancien Premier Ministre du Canada, William Lyon Mackenzie King!

Mieux encore, nous pourrons enfin réaliser notre projet ultime : créer la Fondation Arthur et Denise Pepin. Les lettres patentes que nous sollicitons à cette fin auprès du ministère des Institutions financières nous sont immédiatement accordées.

Hélas, il n'est pas dit que ce vaste projet culturel verra le jour. Cette fois ce sont les « Petits Frères des Pauvres » qui découvrent notre propriété et la convoitent pour le bénéfice de leurs vieux amis. Leur proposition d'achat me prend au dépourvu et me

conduit au bord des larmes. Vingt ans d'efforts nous ont amenés au seuil de la réalisation de notre rêve le plus cher et la vente de la propriété nous obligerait à renoncer à nos projets. Que faire? Un grand ami, notaire et bon conseiller, nous fait comprendre à la fois les avantages de la proposition qui nous est faite et les risques inouïs que comporte notre projet de Fondation, risques que nous devrions sans doute assumer seuls. Déçus mais réalistes, nous consentons à vendre... Notre aventure dans la maison Meldrum aura duré six mois!

Mais les voies du destin sont insondables. Ce qui m'apparaissait comme une profonde déception se révèle source de Grâce. Une autre aventure va bientôt complètement transformer notre existence...! Comment aurions-nous pu deviner? C'est en Normandie que le 28 juin 1987, à titre de Canadiens, nous sommes invités à assurer la protection et la conservation du Monastère des Augustines de Bayeux, berceau religieux de Catherine de Saint-Augustin, missionnaire en Nouvelle-France (1648-1668) au Monastère des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec, dont la béatification sera proclamée à Rome le 28 avril 1989.

Mais tout ça, c'est une autre histoire...!

À venir : Conférence et lancement de livre



Le texte que signe Denise Pepin sur la Maison Chevalier est en grande partie tiré de son livre *Un imprévisible agenda*, premier tome de ses mémoires. Dans ce livre, paru en mars dernier, elle raconte son histoire personnelle. Excellente conteuse, elle remonte d'abord jusqu'à ses ancêtres paternels et maternels pour situer sa vie dans le contexte général de celle de sa famille. Puis elle raconte, dans un style d'une grande vivacité, la vie d'une femme audacieuse, curieuse de tout, qui a traversé le siècle dans un Québec en pleine mutation et a su rouler avec la vague.

Elle travaille actuellement au deuxième tome de ses mémoires qui portera plus particulièrement sur sa vie avec le peintre et graveur Arthur Pepin, qui a été son mari pendant 33 ans. Elle racontera leurs nombreuses activités, principalement axées sur l'art, la culture et la gastronomie. En plus, Denise Pepin accompagnera son livre d'un petit recueil de ses meilleures recettes.

La Société d'histoire d'Oka organisera le **lancement** de ce deuxième tome, vers **la fin de novembre**. À cette occasion, Denise Pepin viendra donner une **conférence** et **signera** des exemplaires de ses deux livres. La date reste à confirmer. Surveillez bien les annonces.

Kanesatake : une autre histoire



La croix du Père Lafontaine

Karonhianoron

Le Père Urgel Lafontaine était un des rares, sinon le seul, missionnaires sulpiciens appréciés des Indiens de Kanésatake. Il avait appris la langue Mohawk et de ce fait était accueilli favorablement dans les maisons du village.

Au dire des Anciens, il se sentait plus à l'aise chez les Indiens qu'avec ses confrères du presbytère. Il allait lire son bréviaire dans le bois, à l'abri des discussions et propos désobligeants. Comme il était ingénieur, il a planifié et fait exécuter plusieurs travaux importants pour améliorer la qualité de vie autant des Blancs que des Indiens : des ponts, des canaux, autant de travaux nécessitant le transport de pierres énormes amenées sur la glace, en hiver, depuis la Pointe Cavagnal.

Il a écrit plusieurs cahiers qui sont maintenant sur microfilm aux Archives du Québec¹ et qui illustrent bien son état d'esprit au sujet des Indiens. Ces cahiers sont un peu la contrepartie des écrits de Mgr Olivier Maurault, entre autres dans ses « *Vicissitudes d'une Mission sauvage* ».

Disparu depuis quelques jours, c'est un Indien, M. Peter Angus, « Irakwano », qui a découvert son corps dans la forêt de pins blancs, du côté est, non loin de la rue l'Annonciation, en face du terrain de balle-molle actuel [c'était le 12 avril 1934].

Une première croix a été érigée sur le site, entourée d'une petite clôture blanche de trois pieds et demi de haut, sur laquelle il y avait une petite planche de bois portant une inscription en langue Mohawk. Cette croix, de même que la clôture et l'inscription étaient encore en assez bon état en 1945.



Collection René Marinier, p.s.s.

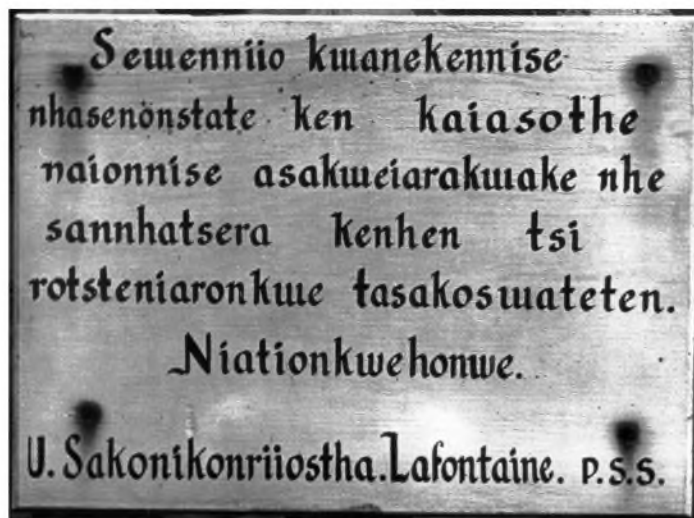
La première croix érigée à l'endroit où l'on a retrouvé le corps du Père Urgel Lafontaine

Par la suite une autre croix a été érigée au même endroit, cette fois avec une clôture plus basse, de même style, mais sans inscription. Avec la venue des motoneiges et le manque de respect, cette croix est disparue.

Vers 1988, M. Bernard André Assaïon a décidé d'y ériger une nouvelle croix, en bois de bouleau blanc, avec l'aide de M. Henri Binette. Mais peu de temps après, elle était détruite à son tour².

Heureusement, des photos témoignent encore de ces faits, et il serait souhaitable que ce site soit reconnu et respecté, au même titre que le Calvaire d'Oka.

1. Plusieurs de ces cahiers peuvent maintenant être consultés au Centre d'archives de la SHO, sous forme de photocopies.
2. Voir à ce sujet les textes dans Okami, vol. IV, no 1, mars 1989, p. 30 et 31, et dans Okami, vol. IV, no 2, juin 1989, p. 51. Le premier texte raconte l'érection de la croix façonnée par Bernard Assaïon et le deuxième parle de sa destruction.



Collection René Marinier, p.s.s.

« Ici a reposé M. Urgel Lafontaine, p.s.s.
Comme le missionnaire toujours à la recherche des âmes
et qui dort sous le grand ciel du bon Dieu »



La croix de bouleau blanc fabriquée par
Bernard André Assaïon

Histoire d'une place commémorative

Pierre Bernard et Marc Bérubé

On sait tout l'intérêt que portait René Marinier, sulpicien, à l'histoire de son village natal d'Oka. Au fil des ans, il a écrit de nombreux textes, fait des enregistrements sur bande sonore et surtout, il a pris un très grand nombre de photos, notamment des photos aériennes prises pour la plupart dans les années 30. Une grande partie de ces documents sont conservés au Centre d'archives de la Société d'histoire d'Oka où nous avons eu l'occasion de les consulter plus d'une fois. Or, nous avons remarqué que sur plusieurs photos aériennes, prises à bord d'un avion ou depuis le sommet de la montagne du Calvaire, René Marinier indiquait l'emplacement du premier site de la Mission Indienne de 1721.

Un jour, Roger Marinier, le frère de René, nous a fait part de son rêve : faire ériger une croix qui marquerait l'emplacement de la première mission. Or nous pensions nous-mêmes, depuis quelque temps, qu'il serait bon d'installer au moins une plaque à caractère historique pour rappeler les débuts de la Mission et en indiquer l'emplacement. Pourquoi ne pas combiner la croix et la plaque et aménager une petite place commémorative, nous sommes-nous dit. Mais où au juste fallait-il l'installer pour qu'elle soit visible et facilement accessible sans rien perdre de sa signification historique?

Dans un premier temps, nous avons examiné attentivement les documents, les cartes et les photos afin d'y repérer avec le plus d'exactitude possible

l'emplacement du premier village et celui de la première chapelle de bois de la Mission. Sur une photo datant de 1905, on aperçoit la croix érigée en 1864 pour marquer l'emplacement de la première chapelle. Nous avons cherché à en retrouver le socle¹.

Jean Ouellette nous a indiqué un endroit où, à l'occasion de travaux d'infrastructure dans la rue Saint-Jean-Baptiste, à l'est de la rue Dupaigne, on avait découvert un socle de béton, qu'on croyait être celui de la croix de 1864. Le socle était au beau milieu de la rue, dans le secteur où nos calculs nous avaient conduits.

Romain Proulx, lui, nous a amenés au bout de la rue Dupaigne où, entre la rue Saint-Sulpice et la rive du Lac des Deux-Montagnes, il nous a montré un carré de ciment gravé en son centre d'un carré plus petit, et nous a dit qu'il y avait déjà eu une croix de chemin érigée à cette endroit. Était-ce la croix de 1864?

Alcidas Lauzon a tranché le dilemme en nous expliquant que ce carré de ciment marquait l'emplacement de la croix de chemin érigée par Antonio Pilon en 1945. Mais comme on sait qu'Antonio Pilon a construit sa maison sur les fondations de la première maison de ferme sulpicienne, elle-même aménagée sur les lieux du tout premier village, cette croix avait une valeur symbolique très proche de celle de 1864, et avait l'avantage d'être mieux située pour l'aménagement d'une petite place commémorative.



« Quand Roger Marinier m'a dit qu'il avait en négatif toute une collection des photos prises par son frère René, j'en ai fait développer plus de 300 ... C'est en les voyant que le déclic s'est fait et que m'est venue l'idée d'une plaque pour commémorer la Mission. J'en ai parlé à Pierre, qui avait eu la même idée... »

Marc Bérubé



Pierre Bernard

L'artisan Pierre Husereau dans son atelier

Nous avons trouvé l'endroit, ne restait plus qu'à concrétiser le projet. D'abord nous avons rassemblé toute notre documentation et avons publié dans l'Okami de l'hiver 2001 un texte, signé Marc Bérubé, sur la première ferme sulpicienne, le premier village, la première chapelle et la croix de 1864. Puis, nous nous sommes inspirés de ce texte pour rédiger le texte de la plaque commémorative.

Nous avons pensé qu'une croix de fer vaudrait mieux qu'une croix de bois, car l'expérience nous a appris que les croix de bois se défendent mal contre les vandales². Jean Ouellette nous a conseillé de nous adresser à Pierre Husereau, « un artisan de génie, nous a-t-il dit, pour qui le fer forgé n'a pas de secret ». Nous avons suivi son conseil et le résultat nous a ravi.

Au moment d'écrire ces lignes, le texte de la plaque a été approuvé par les archivistes de Saint-Sulpice et la croix de Pierre Husereau est plantée sur son socle. Si tout va bien, l'inauguration de la petite place commémorative aura lieu bientôt. Nous vous en raconterons les cérémonies dans le prochain Okami.

1. Cette question nous préoccupe depuis longtemps comme en témoignent le texte et les dessins d'André de Pagès parus dans Okami, vol VI, n° 1.
2. Voir à ce sujet le texte sur la destruction de la croix Lafontaine dans Okami, vol IV, n° 2 et le texte de Karonhianoron, dans le présent numéro, p. 18.

*« J'ai entrepris de relire tout ce qui concernait
l'histoire de la première Mission et j'ai pris des notes...
Marc a composé le texte, je l'ai saisi à l'ordinateur,
nous avons choisi les photos ensemble
et j'ai fait le graphisme préliminaire...
un vrai travail d'équipe! »*

Pierre Bernard

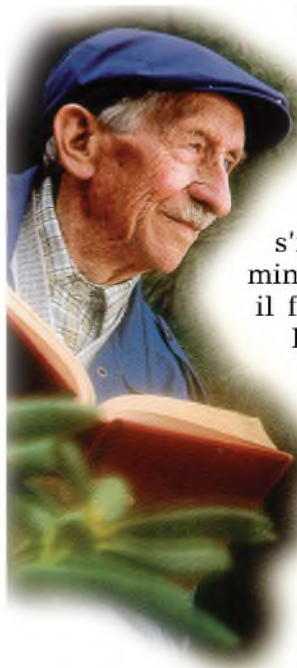


Hommage à Roger Van den Hende

Roger Van den Hende
(1909 – 2002)

Jacques-André Rioux, agr.

Jacques-André Rioux est professeur au département de phytologie de l'Université Laval et un ancien étudiant de Roger Van den Hende.



Roger Van den Hende est né le 25 avril 1909 à Gand, capitale des fleurs de la Belgique, une ville qui est aussi connue pour ses trésors artistiques et médiévaux. Très vite, sa famille s'installe à Roubaix, petite ville minière du nord de la France, où il fait ses études primaires. La Première Guerre mondiale fait rage. Il est très marqué par un poète qui écrit que même si les lieux sont fort déprimants, on peut voir un jardin dans sa tête en fermant les yeux. Après avoir fait ses Humanités modernes à Bruxelles, ce jeune homme, qui voyait des jardins dans sa petite tête d'enfant, s'inscrit à l'École

d'Horticulture d'État à Vilvorde où il obtient après trois ans son diplôme d'horticulteur (D.H.E.Vi.) avec la mention « très haute distinction ». La section française de cette École a été depuis transférée aux Instituts Supérieurs à Gembloux qui forment entre autres les ingénieurs en horticulture¹.

Après ses études, il réalise un certain nombre de stages en viticulture sous serre, dans quelques entreprises de potées fleuries et en paysagisme. Il devient vite chef de culture en viticulture sous serre, puis il organise dans le midi de la France une exploitation de fruits de luxe pour un riche propriétaire. La crise économique étant très

importante en Europe au cours des années 30, il postule une position d'horticulteur auprès du Baron Louis Empain, président d'un vaste complexe agricole, forestier, touristique et minier au Québec, celui-là même qui a créé le domaine de l'Estérel à Sainte-Marguerite du Lac Masson. Il migre en 1937 et devient directeur des vergers de l'Institut agricole belge² à Oka. Il y implante une pépinière de même qu'un jardin d'espèces végétales indigènes à potentiel horticole. La Deuxième Guerre mondiale suspend les activités du Groupe Empain au Canada. Après 1945, le baron choisit de rester en Belgique et de se consacrer à son œuvre *Pro Juventute*, qui vient en aide aux jeunes défavorisés. Le Domaine d'Oka est vendu à une société immobilière qui retient les services de monsieur Van den Hende.

L'année 1947 marque un tournant dans la vie de Roger Van den Hende. Il choisit de rester définitivement au Canada, et il épouse Eleonore Montour, sa « petite Iroquoise » d'Oka. Le mariage a lieu à Montréal, à la cathédrale Marie Reine du Monde, où un prêtre se spécialise dans les unions un peu hors de l'ordinaire. C'est qu'Eleonore est protestante et c'était compliqué de se marier à l'église. De cette union naîtront deux enfants, Pierre et Arlette, et trois petits-enfants.

Vers 1950, le Père Louis-Marie Lalonde, directeur du département de biologie de l'Institut agricole d'Oka, éminent botaniste et généticien, fait la connaissance de Van den Hende et est très agréablement surpris par la qualité de sa formation et par l'ampleur de ses connaissances tant pratiques que scientifiques. Il lui demande de constituer un herbier de plantes ornementales et fait de lui son assistant dans ses cours de botanique. Le Père Louis-Marie est un scientifique

de renom : il possède un doctorat de l'Université Harvard et est l'auteur de livres, de revues, d'articles scientifiques et de multiples conférences scientifiques. Un jour, de connivence avec le Père Louis-Marie qui s'est soi-disant absenté, les étudiants en agronomie demandent à Van den Hende de donner le cours à la place du Père. Le cours commence, le Père écoute derrière la porte, puis entre dans la classe et invite Van den Hende à continuer. C'est ainsi qu'il devient professeur d'horticulture et de botanique en 1957.

En 1962, l'Institut agricole d'Oka et l'École d'agriculture de La Pocatière fusionnent pour constituer la Faculté des sciences de l'agriculture et de l'alimentation de l'Université Laval. Le Père Louis-Marie est invité à devenir professeur à l'Université, mais il refuse car il est avant tout moine cistercien et doit rester à l'Abbaye. Il consent, le cœur gros, à laisser partir son herbier qui contient alors plus de 80 000 espèces, mais il insiste pour que Van den Hende suive l'herbier et soit engagé comme professeur, même s'il est dépourvu de diplômes supérieurs. M. Van den Hende se plaît encore à dire à la blague que le Père l'a placé entre deux cartons lorsqu'il a donné son herbier et que l'Université Laval a été bien obligée de le garder après avoir déballé le cadeau du Père.

Dès l'implantation de la Faculté d'agriculture sur le campus de la Cité universitaire de Sainte-Foy, le doyen Rolland Poirier lui suggère l'idée d'un « Jardin pédagogique », où les étudiants pourraient voir, toucher, sentir, observer la vie des plantes cultivées au Québec. Après la présentation d'un premier mémoire en janvier 1963 et d'un second en juillet 1964, le professeur Van den Hende, appuyé par le docteur J.-E. Chevrette, obtient l'autorisation d'aménager le Jardin sur un terrain situé au nord des nouveaux pavillons de services de la Faculté, angle Du Vallon et Hochelaga.

En 1965, il effectue les premiers semis de plantes ligneuses parmi lesquelles se trouvaient des rhododendrons, des mahonias, des crataegus, des maackias et plusieurs autres espèces. L'année suivante, il reporte sur le terrain le tracé des plans qu'il a lui-même conçus. Son idée est de présenter le plus grand nombre d'espèces pouvant être utilisées dans la grande région de Québec. Il obtient une petite somme d'argent pour réaliser un projet de recherche qui vise à déterminer la rusticité de plusieurs espèces ligneuses. Il fait venir des graines de plusieurs endroits dans le monde et obtient l'aide du Jardin botanique de Montréal qui lui fournit des boutures

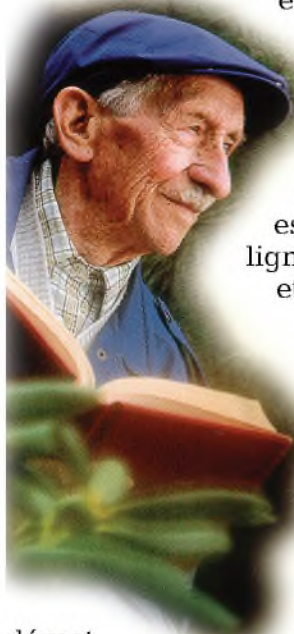
« On était partis en pique-nique, mon père, maman et moi; on s'était installés dans un petit coin, et au loin, il y avait de hautes fougères, ce qu'on appelle la fougère d'aigle, et à travers ça, il y avait des digitales qui poussaient, vous savez, ces grands épis de fleurs roses. Ça m'a frappé ça, j'ai toujours gardé ça en tête. Je pourrais le redessiner maintenant. Ça m'a ouvert une porte sur quelque chose que je ne connaissais pas – je suis un fils de l'asphalte, j'ai toujours vécu en ville – cette vision s'est profondément ancrée en moi ³ ».

Roger Van den Hende

Ses confrères, qui le connaissent bien, insistent auprès des autorités pour qu'il donne un cours de botanique générale aux bacheliers en agronomie et en biologie, ainsi qu'un cours d'horticulture ornementale et un cours de taxonomie des plantes ornementales. Très apprécié des étudiants et reconnu par ses confrères, il sera promu au grade de professeur adjoint puis de professeur agrégé. Il développera au cours des deux dernières années de sa carrière un programme de formation pour les propriétaires d'entreprises horticoles de la région de Québec. Ses étudiants, qui prennent des cours du soir et travaillent le jour, diplômeront tous trois ans plus tard.

et des semis. Petit à petit, grâce au travail soutenu de M. Van den Hende et d'une équipe toute dévouée à la cause, on voit se développer des collections d'arbres, d'arbustes, de rhododendrons, de rosiers, de plantes grimpantes et de plantes herbacées annuelles et vivaces auxquelles s'ajoutent des plantes potagères, des plantes industrielles et des plantes indigènes.

M. Van den Hende y consacre les dix dernières années de sa carrière universitaire. Au moment de sa retraite en 1975, les réalisations sont telles que le Jardin est devenu un lieu de prédilection, non seulement pour les étudiants, mais aussi pour les amateurs



et même les professionnels de l'horticulture, ce qui amènera la création de la Chaire d'horticulture ornementale W. H. Perron en 1976. Le Jardin comprend alors sur ses six hectares plus de 650 espèces et cultivars de plantes ligneuses et plus de 1000 espèces et cultivars de plantes herbacées et, caractéristique toute particulière de ce jardin, toutes les espèces et cultivars y sont regroupés par famille botanique. Déjà à cette époque, ce jardin est considéré par plusieurs connaisseurs comme un jardin botanique. Quelques mois après son

départ, l'Université, qui reconnaît son œuvre, lui exprime sa reconnaissance en donnant au jardin le nom de Jardin Roger-Van den Hende. À partir de 1984, plusieurs plantes du Jardin seront intégrées au Réseau d'essai des plantes ligneuses ornementales du Québec.

À peine retraité, il retourne installer sa famille à Oka, où il développe une petite entreprise de production de plantes acidophiles. Il contribue à la mise en place d'un Jardin d'arbres ornementaux et de haies de plantes ligneuses au Centre agro-forestier de Belle Rivière à Mirabel. Il continue de multiplier ses conseils et de rédiger des articles de vulgarisation au profit des horticulteurs et des arboriculteurs pendant plusieurs années. Il a même écrit une histoire des jardins en plusieurs articles dans la revue de la Société des amis du Jardin Van den Hende.

Monsieur Van den Hende avait la rigueur des scientifiques, possédait une connaissance prodigieuse des plantes et était doué d'un sens artistique exceptionnel. Il a été pour nous un professeur dévoué et hautement apprécié, qui savait communiquer son engouement pour les plantes, et savait nous familiariser aussi bien avec la pratique que les aspects plus scientifiques de la botanique. C'était un mordu de l'horticulture qui savait captiver et enthousiasmer tous ceux qui entraient en contact avec lui.

Ce petit homme, trop humble, nous a légué par son labeur un patrimoine exceptionnel et nous a montré qu'il n'était pas toujours nécessaire de posséder une formation universitaire pour être un grand professeur. Merci, monsieur Van den Hende pour la personne que vous avez été. Merci pour le patrimoine que vous avez construit de vos mains et de votre sueur.

Merci ! Grand merci, Professeur Van den Hende !

M. Van den Hende a été présent à quelques reprises dans les pages d'Okami. On lira notamment une courte biographie de lui sous la plume de Germaine Chené-Raynault dans le vol. III, no 4 (1988) et le condensé d'une allocution qu'il a prononcée devant les membres de la Société d'histoire d'Oka lorsque cette dernière lui a décerné un diplôme d'honneur en 1995 (vol. X, n° 1)

1. C'est à cette même école que s'inscrira plus tard Pierre Bourque, ancien directeur du Jardin botanique et ancien maire de Montréal.
2. L'Institut agricole belge se donnait pour mission d'aider les agriculteurs belges immigrés au Canada à s'adapter aux méthodes culturales et au climat d'ici. À cette fin, on leur faisait faire un stage à la Ferme Saint-Sulpice, constituée en ferme modèle.
3. Tiré d'une entrevue donnée à Isabelle Giguère en août 1996 et conservée sur cassette sonore par la Société d'histoire d'Oka.

« Tout près d'ici, nous dit-on, il y a une école d'horticulture. Mon père propose de s'y rendre. « Tout ce qu'on risque, dit-il, c'est que ce soit fermé... » On se dirige [donc] vers là... il y a une grille toute grande ouverte... une maison assez considérable, puis là on voyait le petit parc. C'était un dimanche... on est reçu aimablement par le directeur du temps... un petit homme bedonnant, avec une barbiche en pointe. Il était gentil, content d'avoir de la visite. Pour lui, bien sûr, l'école d'horticulture, c'était ce qu'il y avait de mieux au monde...³ »

Roger Van den Hende

Témoignages



« M. Van den Hende avait une belle clématite à fleurs blanches que j'avais remarquée et pour laquelle je l'avais complimenté. Il m'a dit qu'elle n'était pas vendue dans le commerce et a proposé de m'en faire une bouture. Avec sa main de jardinier expert, il a enfilé une tige dans un pot, sans la détacher de la plante, et a entretenu le tout pendant un temps qui m'a paru assez long, et finalement des racines se sont formées. Quand la bouture a été prête, il est venu la planter lui-même dans mon jardin. Depuis ce temps, elle grandit et fleurit de plus en plus tous les ans. Chaque fois que je la regarde, je pense à lui. »

Helga Maeder



« En 1996, les gens du Regroupement pour la protection de l'environnement d'Oka avaient organisé une vente de garage pour financer le montage de leur film – *Histoire de forêt* — et M. Van den Hende y avait contribué en mettant en vente un petit plant de sapin. Je me suis dépêchée de l'acheter et de le planter sur mon terrain, derrière la maison. Il était tout petit à l'époque, mais c'était un petit plant vigoureux : voyez comme il a grandi en quelques années à peine! »

Germaine Chené-Raynauld

« Dans les années 40, c'est M. Van den Hende qui nous a fait découvrir les épinards, la laitue Boston et les asperges. Il avait un grand jardin près de la maison du baron Empain – aujourd'hui le Manoir d'Oka – où il cultivait toutes sortes de légumes. J'avais 13-14 ans dans ce temps-là, et je travaillais à la boucherie Champagne, sur la rue Saint-Michel, là où il y a



Ubald à 14 ans

aujourd'hui le magasin de M. Lefebvre. Je voyais M. Van den Hende apporter ses caisses de légumes. Les épinards se vendaient 1 \$ la manne. Les petites laitues Boston étaient croustillantes, et les asperges étaient plus petites que celles qu'on trouve aujourd'hui, et tendres d'un bout à l'autre. Ah, M. Van den Hende, c'était tout un monsieur, ça! »

Ubald Lacroix

Généalogie autochtone¹

Pierre Bernard

Descendance de Joseph Sakokehte, 4^e génération (suite)

Je recommence ici avec David-Thomas-Daniel TAHATIE-DICAIRE parce que je viens de trouver dans le microfilm de St-Régis (Akwasasne) trois autres enfants de ce couple.

41. **David-Thomas-Daniel TAHATIE-DICAIRE** (11.Anne³, 5.Cécile², 1.Joseph¹) n. 7 fév. 1814, Oka, 8 fév. 1814, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquois., m. 8 fév. 1836, à Akwasasne, QC¹ Marie-Joseph-Charlotte WAHORONHIENNE, aussi connue sous le nom de: ORONHIENNE n. 25 oct. 1823, Akwasasne, QC¹ 26 oct. 1823, Akwasasne, QC¹ (fille de Michel TEHOTAGERATON et Marie-Charlotte TEIAONWENTSIONTI) nation: Autochtone, d. 2 mars 1866, Akwasasne, QC¹ sépulture: 4 août 1866, Akwasasne, QC¹ David-Thomas-Daniel décès : 31 août 1874 AVT. ANQ. Microfilm 6539, Doc. 52.

Enfant(s):

- + 115. i **David TEKANATSIASERE-DICAIRE** n. 6 nov. 1838.
 - + 116. ii **Pierre TAIORENHOKTE-DICAIRE** n. 11 juill. 1841.
 - 117. iii **Agathe TAHATIE** n. 16 mai 1843, Akwasasne, QC¹ 17 mai 1843, Akwasasne, QC¹ nation: Autochtone., d. 22 oct. 1844, Akwasasne, QC¹ sépulture: 24 oct. 1844, Akwasasne, QC¹
 - 118. iv **Félix TAATIE** n. 23 août 1845, Akwasasne, QC¹ 24 août 1845, Akwasasne, QC¹ nation: Autochtone., d. ____ 18.
 - 119. v **François-Xavier TAHATIE** n. 7 nov. 1848, Akwasasne, QC¹ 7 nov. 1848, Akwasasne, QC¹ nation: Autochtone., d. 25 oct. 1850, Akwasasne, QC¹ sépulture: 26 oct. 1850, Akwasasne, QC¹
 - + 120. vi **Régis RASONNE** n. 29 oct. 1851.
 - + 121. vii **Thérèse KAWENNOTIE-DICAIRE** n. 2 mai 1854.
 - 122. viii **Louis TEKARONHIAKE-DICAIRE** n. 30 juin 1856, Akwasasne, QC¹ 30 juin 1856, Akwasasne, QC¹ nation: Iroquois., m. 16 fév. 1885, à Akwasasne, QC¹ Marie KAIERITON, n. 11 fév. 1869, Akwasasne, QC¹ 13 fév. 1869, Akwasasne, QC¹ (fille de Charles ONENNOHKON et Anne KONWAWENNONTION) nation: Autochtone., d. ____ 18. Louis décès : ____ 18.
 - + 123. ix **Jean-Baptiste AWENNISENTI-DICAIRE** n. 18 avril 1859.
 - 124. x **Paul TAATIE-DICAIRE** n. 28 juin 1861, Akwasasne, QC¹ 29 juin 1861, Akwasasne, QC¹ nation: Iroquois., d. ____ 18.
 - 125. xi **André TAHATIE-DICAIRE** n. 10 juill. 1863, Akwasasne, QC¹ 12 juill. 1863, Akwasasne, QC¹ nation: Iroquois., d. ____ 18.
 - + 126. xii **Agathe KONWANIATENHA-DICAIRE** n. 17 oct. 1865.
45. **Marguerite TEKAHAWAKWEN** (11.Anne³, 5.Cécile², 1.Joseph¹) n. ____ 18, nation: Iroquoise., m. (1) 30 août 1870, à Oka, United Church, Michel TAKARIHONTIE, n. ____ 18, Sault St-Louis, d. ____ 18, m. (2) 6 fév. 1866, à Oka, L'Annonciation, Jean-Baptiste ANENHARISON, n. 9 juin 1795, Oka, 9 juin 1795, Oka, L'Annonciation, (fils de Simon KAIONHARISON et Thérèse KONWAWENNARONKEN) nation: Iroquois., d. 4 juill. 1896, Oka, sépulture: 4 juill. 1896, Oka, L'Annonciation. Marguerite décès : ____ 19. Michel: Réf: PARISEAU, Claude, *LES TROUBLES DE 1860-1880 À OKA*, p.59. Jean-Baptiste: Chef. Réf: PARISEAU, Claude, *LES TROUBLES DE 1860-1880 À OKA*, p.59. S.H.O. Descendant. ANQ. Microfilm 6539, Doc. 52.
- Enfant(s) de Jean-Baptiste ANENHARISON:*
- 127. i **Marie-Anne NELSON** n. 14 déc. 1868, Oka, 16 déc. 1868, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. ____ 18.
47. **Véronique-Scholastique KANATSIKAS** (13.Marie³, 5.Cécile², 1.Joseph¹) n. ____ 1817, nation: Iroquoise., m. 2 août 1830, à Oka, L'Annonciation, Martin-Kariwio ONONSAWENRAT, n. 16 avril 1810, Oka, 16 avril 1810, Oka, L'Annonciation, (fils de Charles-Martin ONWENNOWANEN et Monique KANHOISEN) nation: Iroquois., d. ____ 18. Véronique-Scholastique décès : 5 mai 1858, Oka, sépulture: 6 mai 1858, Oka, L'Annonciation. ANQ. Microfilm 6539, Doc. 52. Martin-Kariwio: Chef. Il a témoigné pour le séminaire à l'incendie de l'église en 1877 Ref. *AT THE WOODS'EDGE*, p.123 par.4. Réf: PARISEAU, Claude, *LES TROUBLES DE 1860-1880 À OKA*, p. 55; 117;142. S.H.O. Descendant. Adopté par Charles Kanawato et Élisabeth Tewateken.ANQ. roul. 6539, doc. 109; 129.

Enfant(s):

- 128. i **Cécile ANONSAWENRATE** n. 15 oct. 1831, Oka, 16 oct. 1831, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 18 - ____-0. Iroquoise.

129. ii **Marie-Thérèse ONONSAWENRAT** n. 10 juin 1833, Oka, 10 juin 1833, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 5 mai 1839, Oka, sépulture: 6 mai 1839, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
- + 130. iii **Martine KASENNAKENHA** n. 19 sep 1835.
- + 131. iv **Christine SATEKAIERHA** n. 25 oct. 1837.
- + 132. v **Martin KAIENTON** n. 10 févr. 1840.
133. vi **Monique-Kariwii ONONSAWENRAT** n. 17 janv. 1842, Oka, 18 janv. 1842, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 6 janv. 1855, Oka, sépulture: 8 janv. 1855, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
134. vii **Georges ONONSAWENRAT** n. 1844-__-0, nation: Iroquois., d. 28 mai 1847, Oka, sépulture: 30 mai 1847, Oka. Iroquois.
- + 135. viii **Gabriel-Sorihowane MARTIN** n. 8 nov. 1846.
136. ix **Élizabeth-Kariwii ONONSAWENRAT** n. 7 mars 1849, Oka, 7 mars 1849, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 4 mars 1852, Oka, sépulture: 6 mars 1852, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
- + 137. x **Michel-Ononsawenrat MARTIN** n. 16 avril 1851.
138. xi **Marie-Élizabeth ONONSAWENRAT** n. 5 juill. 1853, Oka, 6 juill. 1853, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquois., d. 9 juill. 1853, Oka, sépulture: 10 juill. 1853, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
139. xii **André ONONSAWENRAT** n. 2 déc. 1854, Oka, 2 déc. 1854, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquois., d. 18 __-0. Iroquois.
48. **Anastasie-Tsioiehon CARON** (15.Suzanne-Marguerite³, 5.Cécile², 1.Joseph¹) n. 1832-__-0, Oka, nation: Iroquoise., m. 5 févr. 1850, à Oka, L'Annonciation, Jean-Baptiste-Tiaokenrat LACOPRE, n. 1822-__-0, Sault St-Louis, (fils de Ignace ATIATENENTI-JACOBS et Marie SAIONATONTI) nation: Iroquois., d. 2 août 1913, Oka, sépulture: 5 août 1913, Oka, L'Annonciation. Anastasie-Tsioiehon décès : 18 août 1893, Oka, sépulture: 21 août 1893, Oka, L'Annonciation. Iroquoise. Elle a élevé Joseph ANDRÉ, marié à Félicité-Tiorakose BONSPILLE. Jean-Baptiste-Tiaokenrat: Iroquois. Réf: *AT THE WOODS'EDGE*, p.100, par.6, p.105, par.2, p. 317, par.7. Réf: PARISEAU, Claude, *LES TROUBLES DE 1860-1880 À OKA*, p.77. S.H.O. Descendant. ANQ. Microfilm 6539, Doc.52;109;213.
- Enfant(s):*
- + 140. i **Michel-Arakwaken JACOB** n. 18 __-0.
- + 141. ii **Christophe-Tioronhiate JACOB** n. 18 __-0.
142. iii **Tiaokenrat JACOB** n. 18 __-0, nation: Iroquoise., d. 18 __-0, Oka, sépulture: 26 juin 1862, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
143. iv **Tinokenrat JACOB-LACOPRE** n. 27 déc. 1850, Oka, nation: Iroquoise., d. 27 déc. 1850, Oka, L'Annonciation, sépulture: 28 déc. 1850, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
- + 144. v **Jean-Baptiste JACOB** n. 1851-12-0.
- + 145. vi **Ignace-Anataras JACOB** n. 11 juin 1854.
146. vii **Charlotte JACOB** n. 11 janv. 1857, Oka, 11 janv. 1857, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., m. 24 nov. 1885, à Oka, L'Annonciation, Pierre ZACHARIE, n. 1861-08-0, Oka, 4 août 1861, Oka, L'Annonciation, (fils de Pierre-Tiohakwente ZACHARIE et Anne-Tetiokton-Skanaieha SATAGARAT) nation: Iroquois., d. 1913-__-0, sépulture: 19 __-0. Charlotte décès : 20 mai 1913, Oka, sépulture: 22 mai 1913, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
- + 147. viii **Martin-Sonwenakarati JACOB** n. 13 janv. 1866.
148. ix **Martine-Hélène JACOB** n. 13 janv. 1866, Oka, 14 janv. 1866, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 18 __-0. Iroquoise.
149. x **Marie JACOB** n. 1 mai 1868, Oka, 1 mai 1868, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 9 avril 1869, Oka, sépulture: 10 avril 1869, Oka, L'Annonciation. Iroquoise.
150. xi **Joseph-Abraham JACOB** n. 26 août 1870, Oka, 26 août 1870, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquois., d. 26 avril 1872, Oka, sépulture: 28 avril 1872, Oka, L'Annonciation. Iroquois.
151. xii **Jean-Paulin TIAOKENRAT** n. 21 juin 1873, Oka, 22 juin 1873, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquois., d. 3 sep 1873, Oka, sépulture: 4 sept. 1873, Oka, L'Annonciation. Iroquois. Jumeau de Marie-Angélique.
152. xiii **Marie-Angélique TIAOKENRAT** n. 22 juin 1873, Oka, 22 juin 1873, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 11 sept. 1873, Oka, sépulture: 12 sep 1873, Oka, L'Annonciation. Iroquoise. Jumelle de Jean-Paulin.
153. xiv **Marie-Clara LACOPE** n. 29 avril 1875, Oka, 29 avril 1875, Oka, L'Annonciation, nation: Iroquoise., d. 1 août 1875, Oka, sépulture: 2 août 1875, Oka, L'Annonciation.

À suivre

¹ Microfilm de la paroisse

In Memoriam Marguerite Rivest

Christine Rivest

Marguerite Rivest s'établit à Oka avec sa petite famille en 1951. François, son plus vieux, souffre d'asthme. Le médecin lui suggère la campagne comme remède; c'est ce qu'elle fait. Dans une petite maison de campagne, elle élève ses quatre enfants : trois garçons et une fille.

Son mari, Alfred, travaille à la ville et voyage matin et soir. Il est représentant pour la maison d'édition Fides. Tout le monde connaît Marguerite Rivest. Un jour, un commissaire d'Oka lui demande si elle aimerait enseigner à la petite école du village. Elle possède son baccalauréat en enseignement. Elle réfléchit et discute avec Alfred de la possibilité d'aller enseigner, vocation qu'elle avait abandonnée après avoir eu ses enfants. Elle accepte. Elle se retrouve donc enseignante à la petite école; des enfants de la première à la septième années dans une même classe. Toute une tâche qu'elle exécute à merveille. Tout en s'occupant de sa famille, elle fait de la couture pour ses enfants, combinant travail et maison. Ses enfants sont pensionnaires aux séminaires Sainte-Croix, Rigaud et au couvent Notre-Dame. Par la suite, elle se retrouve à l'école Sauvé à Deux-Montagnes comme professeure d'anglais, tutrice et termine sa carrière dans le département de commerce. Elle prend sa retraite après plus de 25 ans de service dans le domaine de l'enseignement.

Quand ses plus vieux commencent l'université, elle s'établit à Ville Saint-Laurent pour faciliter le voyage. Quelques années plus tard, elle vend la maison de Ville Saint-Laurent et revient à Oka, endroit qu'elle a toujours aimé. Une terrible épreuve survient en 1970; ses deux fils ainsi qu'un petit-fils meurent dans un accident à Murdochville près de Gaspé. Elle traverse cette rude épreuve en continuant à travailler et en s'épaulant sur Alfred. Son mari décède en 1985 d'un cancer. Elle est maintenant veuve. Elle visite plus souvent ses deux enfants Jean-Luc et Christine ainsi que ses petits-enfants qui l'aident à surmonter ses épreuves. Ayant toujours

aimé la peinture, elle suit des cours et commence à peindre. Elle réussit de beaux chefs-d'œuvre. Elle fait des expositions et donne beaucoup de ses tableaux à ses enfants. Elle est atteinte de la maladie d'Alzheimer et doit être placée. Sa famille étant dans l'impossibilité de l'accueillir, elle termine donc sa vie au Centre d'accueil Saint-Benoît. Sa fille Christine s'occupe de Marguerite jusqu'à la fin. Elle nous quitte le 2 avril 2002.

[L'auteure est la fille de Marguerite Rivest]

On lira aussi avec intérêt l'entrevue de Christian Mailhot avec Marguerite Rivest, parue sous la rubrique Histo-Art dans Okami, vol. VI, no 1, printemps 1991



Merci à nos commanditaires

Site Web : www.abbayeoka.com



**Le Magasin
de l'Abbaye**
(La trappe d'Oka)

Tél. : (450) 479-6170
1-866-479-6170

1500, chemin d'Oka, Oka Qc J0N 1E0

PIERRE BELISLE
PHARMACIEN



135, rue Notre-Dame, Oka, Québec, J0N 1M0

Tél. : (450) 479-8448
Fax : (450) 479-6166

Membre affilié
au réseau

CLINIQUE
Santé

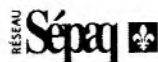


**Parc national
d'Oka**

2020, chemin d'Oka
Oka (Québec) J0N 1E0

Tél. : (450) 479-8365
Téléc. : (450) 479-6250

Internet : <http://www.sepaq.com>
Courriel : parc.oka@sepaq.com



JUDE-POMME

Jude B. Lavigne
223, rang Sainte-sophie,
Oka (Québec) J0N 1E0



Pommes – Poires – Prunes

Tél. : (450) 479-6080 – Fax : (450) 479-8212 – www.judepomme.com

La Caisse populaire d'Oka

*Pour la gestion de votre patrimoine,
nous vous offrons les services
d'un planificateur financier.*



Édifice Vézina
100, rue Notre-Dame
Oka (Québec) J0N 1E0

Rencontrez M. Martin Houde, pl. fin.,
Tél. : (450) 479-6675 – poste 440

Planificateur financier et représentant en épargne collective pour le compte de
Les Services d'investissement Fiducie Desjardins inc. cabinet de services financiers



Merci à nos commanditaires

Niocan inc.

Niobium Canada

Un projet d'avenir pour les gens d'ici, conçu et adapté pour le milieu. Un projet qui permettra aux Okaïs et aux générations futures de tirer profit des ressources naturelles qui leur ont été léguées, d'y approfondir leurs racines dans la communauté et de laisser leur marque dans l'histoire de la région.

Niocan, un projet de développement économique modèle, qui respecte l'environnement et qui donnera un souffle de vie à une histoire qui ne connaîtra jamais sa fin.

CARREFOUR DU BRICOLEUR D'OKA LTÉE

265, rue Saint-Michel
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél. : (450) 479-8441
Fax : (450) 479-8482



LE CENTRE DE LA RÉNOVATION

Bur.: (450) 479-6588
Fax: (450) 479-6740

ANTHONY SPINO
CELL: (514) 968-8890

Spino Plomberie inc.

Chauffage • Radiant • Gaz Naturel • Propane
Pompes • Traitement d'Eau



17 rue de la Pinède, Oka, QC J0N 1E0



GARAGE DENIS DURAND ENR.

43, St-Dominique
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél.: (450) 479-8825

DENIS DURAND
Propriétaire

LA PLACE POUR VOTRE VÉHICULE



Husereau & Frère 2000 S.E.N.C.

Luc et Mariette Husereau

211, rang Sainte-Sophie
Oka (Québec) J0N 1E0
Tél. : (450) 479-8762
Fax : (450) 479-1199
E-Mail : lucoka@sympatico.ca





Texte au bas des armoiries :

Coupé, au chef d'azur, une montagne d'or chargée de trois chapelles d'argent avec leurs croix de même.

Au point d'Honneur, un doré or posé
En tasce dans un lac d'azur

En Mi-partie, à dextre d'argent et à senestre
De gueule, sur le tout, un livre d'or ouvert,
Séparé par signet, avec les inscriptions :
« Pro-Memoria » et « perio-Libro »
André de Pagès

Buts et objectifs de la Société

Grouper toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire d'Oka et sont désireuses de participer à des rencontres, études, recherches ou autres activités permettant de mieux connaître l'histoire d'Oka.

Soutenir l'intérêt de la population locale pour les événements et faits historiques qui ont marqué la naissance et le développement de la région.

Veiller à la conservation et à la mise en valeur des sites, monuments, documents et autres objets à caractère historique.

Publier et diffuser ou susciter la publication et la diffusion de tout article, périodique, bulletin, brochure, revue, volume ou autres écrits relatant des faits et situations du passé ayant trait à la vie et aux mœurs de la population.

Favoriser la recherche et les visites éducatives sur l'histoire régionale en fournissant, dans la mesure du possible, aux différentes institutions, l'information et les documents de référence nécessaires.

Encourager l'utilisation du contexte historique régional d'Oka à des fins culturelles et touristiques.

Promouvoir la protection du patrimoine et effectuer des recherches sur la généalogie et l'histoire.

Dépositaires à Oka

LE MAGASIN DE L'ABBAYE
SUPERMARCHÉ MÉTRO
LE CARREFOUR DU BRICOLEUR D'OKA
DÉPANNEUR À L'ENTRÉE DU VILLAGE
CENTRE D'ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA

1500, chemin Oka
31, rue Notre-Dame
265, rue Saint-Michel
11, rue Notre-Dame
183, rue des Anges



Bulletin d'adhésion

DATE _____

Voici ma cotisation pour un an : Membre 20 \$ ☐

Membre de soutien -- 50 \$ ou plus ☐

Couple 30 \$ ☐

Montant inclus \$

Ci-joint mon chèque pour un an : SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
183, RUE DES ANGES OKA QC J0N 1E0

Nom : _____

Adresse : _____ Ville : _____

Province : _____ Code postal : _____ N° de téléphone : (____) _____

La cotisation vaut pour l'année au cours de laquelle elle est payée et donne droit aux OKAMI précédents, s'il y a lieu. Cependant, une cotisation versée après le 1^{er} novembre s'applique à l'année suivante. Le numéro de membre figure en haut à gauche dans l'étiquette d'adresse.

Le Jardin Roger-Van den Hende

Autrefois, en Chine, les gens aisés faisaient aménager un jardin autour de leur maison afin de disposer d'un lieu de paix où se recueillir et méditer. Puis, lorsque venait le moment de laisser à la postérité une image d'eux-mêmes, au lieu de se faire peindre en portrait,

ils demandaient à un artiste de dessiner leur jardin.

De nombreux dessins à l'encre nous restent de la Chine ancienne de cette époque, des esquisses légères, tracées sur parchemin de qualité, où l'on aperçoit un grand jardin et, dans un coin, la silhouette discrète du propriétaire des lieux. Cette identification au jardin témoigne peut-être du sentiment que l'âme du jardinier vit là, dans le jardin, et qu'elle y vivra encore longtemps après avoir quitté son corps.



Photo : Les amis du Jardin Van den Hende

Roger Van den Hende a créé un tel jardin. Un îlot de fleurs et de verdure où il nous est désormais possible d'aller communier avec son âme. Sur le campus de l'Université Laval, le Jardin qui porte son nom permet au visiteur d'observer une collection unique de plantes connues, peu connues ou rares, dans un aménagement agréable, et offre l'occasion de créer ou de renouer des liens avec la nature.

Ouvert au public depuis 1978, on peut le visiter **du 1^{er} mai au 30 septembre**, sept jours par semaine, de **9 h à 20 h**. On peut aussi devenir membre de la **Société des Amis du Jardin Van den Hende**.

**Jardin Roger-Van den Hende
Pavillon de l'Environtron
Université Laval, Québec**



Société canadienne des postes
Envoi de publications canadiennes
Contrat de vente n° 0182842
Port payé à Oka Qc J0N 1E0

EXPÉDITEUR :
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE D'OKA
183, RUE DES ANGES
OKA QC J0N 1E0